

Je suis grand. J'aurai bientôt quatre ans.

Nous, les quatre plus vieux, occupons la banquette arrière de l'auto de notre père. Le bébé, celui qui a tout juste six mois, n'est pas du voyage.

Un monsieur à la voix forte est assis à l'avant, côté passager. Qui est ce monsieur? Et pourquoi a-t-il une voix si forte? Une voix à faire peur.

Je saurai plus tard que c'était oncle Léopold, un homme tout à fait adorable. L'autre monsieur, celui qui conduit, c'est mon père. Il a l'air triste. Il fume cigarette sur cigarette, en ne plaçant que quelques mots, ici et là. Oncle Léopold lui répond longuement, de cette voix forte qui fait peur.

C'est la nuit, qui tombe tôt en hiver. D'Alma à Chicoutimi, c'est pas si long. Pourtant, ce déplacement semble interminable.

Parce que l'atmosphère est à la tristesse. Nous, à l'arrière, le sentons bien, n'osant ni bouger, ni ouvrir la bouche.

Mais au fait, où allons-nous? On a dû nous le dire, à nous les plus vieux, mais nous n'avons pas compris...

Quand nous sommes montés dans l'auto, il m'a semblé voir des larmes dans les yeux de grand-maman. Du reste, il

y a bien longtemps que je n'ai pas vu de manifestations de gaieté, il y a bien longtemps que les paroles que les adultes s'échangeaient à voix basse ont paru lourdes de sens. «Ne parlons pas de ça devant les enfants», ai-je cru entendre à de nombreuses reprises.

Même nous, les enfants, n'avons pas beaucoup ri ces derniers temps. Il a dû se passer quelque chose de grave. Quelque chose dont ce voyage en auto constituerait l'aboutissement.

On roule, on roule encore.

Il semble que nous arrivions enfin à destination. Un énorme bâtiment se dessine, plus gros que tout autre que j'aie jamais vu. Effectivement, l'auto s'arrête devant ce qui semble être l'entrée principale.

Nous descendons de l'auto.

Moi et mon frère aîné prenons chacun la main d'un plus jeune. Nous gravissons les marches menant à la porte d'entrée. La porte s'ouvre.

Deux drôles de dames nous accueillent. Drôles, d'abord à cause de leur habillement. Elles sont tout de noir vêtues, du haut jusqu'en bas, incluant un voile sur la tête. Leur visage est enserré dans un tissu blanc s'évasant aux épaules pour devenir une large collerette. J'apprendrai plus tard, bien plus tard, que cette pièce de vêtement s'appelle une guimpe.

Ces dames, on ne leur voit ni le front, ni le cou, ni les cheveux. Du reste, ont-elles seulement des cheveux? Tout

au long de notre séjour, nous, les enfants, tous les enfants, pas seulement entre frères, débattons la question. Sans jamais parvenir à la trancher.

Drôles de dames, aussi, à cause de leur manière de s'exprimer. À voix basse, avec des poses, un ton pincé, des mots choisis et, surtout, cet air affectant un débordement de compassion. Assurément, c'est la première fois que je vois des femmes comme celles-là.

En fait, elles ne sont pas drôles du tout.

Lugubres serait un qualificatif plus juste. Si je ne connaissais pas ce mot, un autre, à quatre ans, je savais tout de même ce que je ressentais. De la crainte.

D'autant que dans ce hall immense où nous nous trouvons, les voix de ces dames, pourtant faibles, résonnent comme dans un tambour.

Mon père tente de s'ajuster à leur parler. Lui aussi s'exprime à voix basse. Mais rien à faire du côté de la diction et du vocabulaire: son état de travailleur de la construction, version 1959, se rappelle chaque fois qu'il ouvre la bouche.

Il parle aussi la tête baissée, sans oser regarder le visage de ses interlocutrices, comme s'il se soumettait à elles.

Humilié de sa faible éducation, soumis devant ce qui semble être des figures d'autorité, mon père ne prononcera que bien peu de mots.

Oncle Léopold n'a pas la même retenue. Oncle Léopold est toujours à l'aise, quelle que soit la situation. Oncle Léopold parle d'abondance.

Vous ai-je dit pour sa voix ?

Imaginez-la dans pareil volume, aux parois lisses et dures.

Ça sort comme autant de coups de tonnerre.

Et ça résonne à n'en plus finir.

On a déjà dû me parler de l'enfer, sans que je parvienne à me le figurer. C'est à cet instant que je le découvre.

Jamais je n'ai eu aussi peur. Je crois bien que j'en ai mouillé mon pantalon. Et que je ne fus pas le seul.

Après un temps interminable, les adultes paraissent passer aux salutations. Ce sera bientôt fini, me dis-je. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer, mais, au moins, ça n'aura été qu'un épisode désagréable.

Mon père et oncle Léopold tournent les talons et se dirigent vers la porte.

Pas de bise, rien.

De toute façon, nous ne nous y attendions pas. À l'époque, de telles manifestations étaient choses rares. Ils franchissent la porte, et la referment derrière eux.

Quelqu'un pourrait-il me dire ce qui se passe ?

Nous sommes là, les quatre enfants, seuls avec ces dames d'un genre inquiétant.

Papa va revenir dans un instant, c'est sûr.

— Je suis Mère supérieure, nous dit la plus petite des deux. Soyez les bienvenus à l'orphelinat.